

A propos du mal dans le monde

Père Gilbert Duval-Arnould o.p.

(Extraits de "Pourquoi suivre Jésus?")

Saint Louis d'Antin, vers 1995

Voir texte complet en <http://plestang.free.fr/duval.htm>

(..)

Jésus il est vrai n'a pas supprimé le mal, mais il l'a vaincu. Et c'est pourquoi, à sa suite et avec lui, je crois que je peux faire reculer le mal en moi et dans le monde, en y apportant plus d'amour.

(..)

Le péché n'est pas dans la passion: il est dans **le désordre de la passion**, comme nous allons le voir.

(..)

J'ai trouvé un jour chez un philosophe une définition très éclairante: "*Les vertus ne sont que des passions ordonnées, et les vices des passions désordonnées*". J'aime beaucoup cette définition.

(..)

L'homme est nécessairement gouverné par la chair, c'est à dire ses passions, tant qu'il n'est pas passé par la deuxième naissance, ou plus exactement par une deuxième gestation douloureuse, qui n'est plus le fait de sa mère, mais notre affaire à nous, et au cours de laquelle nous essayons de renaître. Et cela dure toute notre vie; cela se fait à l'aide de l'Esprit.

(..)

Cette **deuxième gestation** ne s'opère pas par la négation ou le mépris des passions en nous, mais par notre ouverture à cet esprit, cette force qui nous permet de les canaliser, et de nous arracher au déterminisme aveugle de nos impulsions. C'est ainsi que nous accédons à un niveau supérieur d'être, à un nouvel espace intérieur de liberté, bref, à réaliser notre vocation d'homme, qui est de devenir un être responsable.

(..)

"N'ayez pas peur, j'ai vaincu le mal"

Vous devinez bien que j'aborde un sujet redoutable. En effet, si l'Évangile nous apporte la preuve, à travers le témoignage des apôtres, que Jésus était capable de vaincre le mal, il n'en reste pas moins que le mal demeure tragiquement sur la terre, et que cela peut conduire beaucoup d'hommes à ne pas ajouter foi à cette affirmation de Jésus. Nous savons que c'est la première cause de l'incrédulité.

Qui peut nier l'existence du mal? Il est en moi, et il est hors de moi. Et de plus je suis appelé à naître et à grandir dans un monde où règne la loi de la mort, une mort dont j'ignore le jour et l'heure, ce qui ajoute à mon angoisse.

Parvenu à un certain degré de réflexion, l'homme n'a cessé de se poser trois questions:

- D'où vient le mal? Qui est responsable?
- Pourquoi Dieu, s'il est tout puissant, laisse-t-il le mal exercer sa domination dans sa création et dans le cœur de l'homme?
- Comment, si Dieu est amour, l'amour absolu, justifier l'existence d'un mal éternel, l'enfer?

Questions redoutables, devant lesquelles les plus grands théologiens ont balbutié quelques hypothèses, dont aucune n'a pleinement satisfait l'intelligence de l'homme.

Dernièrement, à Radio Notre-Dame, un débat avait été proposé sur le mal. Un prêtre théologien était présent pour animer le débat et répondre aux questions éventuelles; je n'aurais pas voulu être à sa place. Sa position était claire: il affirmait que l'Évangile n'apportait pas de réponse au mystère du mal. Alors une auditrice en colère l'appela au téléphone, et... l'engueula proprement, il n'y a pas d'autre terme, en lui disant: "*Alors, pourquoi faites-vous une émission*

sur ce problème, si vous êtes incapable de nous apporter une réponse? A quoi servez-vous? A quoi sert l'Eglise? Vous me décevez profondément, et vous me faites perdre mon temps." Et elle raccrocha brusquement. C'est peut-être ce qui m'attend, au terme de notre entretien, car moi-même je n'ai pas toutes les réponses aux questions que sans doute vous vous posez.

(..)

Il n'y a aucun mystère comparable à celui du mal. Il existe sous une double forme: celle des souffrances causées par les forces naturelles y compris la mort, et celle causée par la méchanceté de l'homme. Le mal est en soi inexplicable, il est absurde, parce qu'il n'a pas de finalité. A la suite de la mort de son jeune frère, le poète Marie-Noël, traumatisée par sa disparition, écrivait: "*Serai-je consolée un jour de mes colères contre la mort? J'ai beau lire, apprendre, penser et croire tout le bien qu'on peut me dire d'elle, la mort m'a toujours trouvée hurlante à la face du ciel.*"

(..)

La doctrine d'un péché originel, héréditaire, trouve son origine dans l'oeuvre théologique de Saint Augustin au 4^e siècle. La base de cette théorie est radicalement contestée aujourd'hui.

(..)

Notre connaissance de la genèse de l'homme nous renvoie plutôt à l'intuition de Saint Irénée qui, au 2^e siècle, a écrit qu'Adam et Eve étaient comme de petits enfants, dont la conscience n'était donc pas encore très éveillée, et qui commirent le premier péché par inadvertance et non pas par malice. Et jamais l'Eglise n'a condamné Saint Irénée pour cette affirmation.

(..)

Ce que le livre de la Genèse veut nous dire avant tout c'est que, là où il y a l'homme, il y a du péché.

(..)

Mais la question demeure: pourquoi l'homme a-t-il été poussé à user si mal de sa liberté? Le livre de la Genèse nous offre la figure du tentateur sous la forme d'un serpent; cela laisse donc supposer que l'esprit du mal préexistait à l'arrivée de l'homme et de la femme, et cela confirme bien que ce n'est pas le péché originel qui est à l'origine de l'existence du mal.

(..)

L'origine première du mal demeure donc pour nous un mystère.

(..)

Essayons (..) de cerner quelques aspects du mal dans la réalité de notre vie quotidienne. Je le ferai à partir de deux éclairages successifs. Le premier nous permettra de mieux discerner les deux sources du mal, **en moi** et **hors de moi**. Le deuxième nous permettra de mieux discerner le mal comme un *manque d'amour*: le désert du mal, c'est le désert de l'amour.

Je vous disais lundi que les vertus sont des passions ordonnées, et que les vices sont des passions désordonnées. Cela est dû à des pulsions venues du plus profond de moi-même, et que j'ai beaucoup de mal à maîtriser. Elles appellent trouble et désordre dans ma vie, surtout quand elles sont inattendues. (..).

La jalousie: elle est capable de mordre le coeur, dit le langage populaire.

(..)

Les pulsions de *violence*: qui n'a pas connu, un jour, monter en lui une violence pouvant aller jusqu'à des idées de meurtre; et on est les premiers surpris de cette poussée de violence

(..)

Les pulsions *sexuelles*: la lecture des journaux est suffisante pour nous rappeler les conséquences dramatiques des perversions sexuelles

(..)

Il nous arrive tous d'être parfois dominé par une obsession qui balaie tous les barrages de notre volonté et de la raison.

Devant ce constat du mal en moi, je peux me poser une question: n'y a-t-il pas comme une fatalité qui me rend irresponsable? Que répondre? Si je dis qu'un être est totalement irresponsable, c'est qu'il n'est plus libre, et à ce moment là il n'est plus un homme.

(..)

Voyons maintenant le mal qui a sa source **hors de moi**, ce mal qui fait naître en moi un sentiment d'injustice, parce que je ne me sens pas responsable.

Il y a d'abord le malheur innocent, si je peux parler ainsi: comme dans le cas d'un séisme.

(..)

Mais il y a aussi tous ces malheurs où l'homme a sa part de responsabilité, mais qu'il préfère rejeter sur la fatalité, ou Dieu. Je pense au chômage (..) Et toutes ces guerres, ces expulsions, ces barrières ethniques, sociales, religieuses, qui divisent et dressent les hommes entre eux. La question se pose alors: mais qui est responsable? La fatalité? les autres? Dieu?

Ce que je peux répondre d'abord c'est que très peu d'hommes acceptent de se sentir responsables. C'est toujours l'autre, c'est d'abord l'autre; même si nous entendons depuis quelque temps des déclarations de repentance.

Voyons le deuxième éclairage: **le mal dans la lumière de l'amour.**

Le désert du mal peut être un désert d'amour. (..)

On peut mal s'aimer soi-même, on peut mal aimer les autres, et on peut mal aimer Dieu.

On peut mal s'aimer soi-même: parce que, se comparant avec d'autres, on devient envieux, aigri, et on n'arrive pas à s'accepter tels que nous sommes, avec nos limites, nos défauts, nos faiblesses. (..)

Mal aimer les autres: il y a l'amour possessif, qui croit que nous savons mieux que les autres ce qui convient à leur bonheur; c'est ne pas respecter leur liberté de choix quand ils manifestent des orientations que nous n'avons pas rêvées pour eux; c'est trop les protéger, sous prétexte de les préserver des difficultés de la vie.

Mal aimer les autres, c'est enfin les tromper, à travers toutes les formes de séduction dont nous sommes capables, pour ne pas rester seuls dans les chemins d'évasion: la boisson, la drogue, la sexualité, dans lesquels nous sommes tombés pour fuir la réalité, tout en sachant que ce sont autant d'impasses.

Mal aimer Dieu: c'est d'abord voir en lui un juge, un Dieu punisseur; c'est lui mettre sur le dos tous les malheurs qui surviennent dans notre vie; c'est gémir devant lui, avec toute une liste de revendications, sans penser à lui rendre grâce pour tout ce que nous avons reçu, et d'abord la vie, cette vie qui jaillira un jour en vie éternelle. Et bien sûr la plus grande blessure que nous pouvons faire à Dieu, c'est de ne plus croire en sa bonté, en son pardon sa miséricorde, c'est mettre des limites à la puissance de son amour. C'est peut-être cela, le péché contre l'esprit.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons fait qu'évoquer l'existence du mal. Face à ce mystère, aucune religion n'a apporté de réponse satisfaisante; qu'en est-il de la foi chrétienne?

Le prêtre qui répondait à son auditrice en colère "Excusez-moi, mais je n'ai pas de réponse" avait raison pour ce qui est de l'origine du mal, nous l'avons dit. Pour autant, il n'avait pas tout dit: l'évangile ouvre comme **une brèche sur une immense espérance**. Et cette espérance, je la puise dans le comportement de Jésus durant sa vie face au mal.

Non seulement Jésus ne s'est jamais rendu complice du mal, mais il a combattu le mal, et même il a vaincu le mal suprême, la mort. "O mort, où est ta victoire" s'écriera Saint Paul en évoquant la résurrection de Jésus.

C'est vrai, Jésus n'a pas supprimé le mal, en nous, ou dans le monde, mais il l'a vaincu. Comme s'il était conscient de ne pouvoir donner une explication capable d'éclairer ses disciples sur l'existence de ce mystère du mal, Jésus a multiplié les occasions pour leur dire: "N'ayez pas peur! Je suis avec vous! Je ne vous abandonnerai jamais."

(..)

Jésus a tenu sa promesse, cette promesse qu'il avait faite à ses apôtres de ne jamais les abandonner. Il leur a envoyé son esprit. Alors qu'ils se tenaient, morts de peur, enfermés dans la maison où ils avaient pris leur dernier repas avec Jésus, Pierre, habité par une force inconnue, après la Pentecôte, sortit le premier, pour annoncer avec une telle fougue la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus que la foule pensa qu'il était ivre.

Jésus ce jour là nous a donné la force de lutter, à notre tour, contre le mal, avec la certitude qu'un jour il sera définitivement vaincu. C'est là ma conviction profonde, à la suite d'innombrables hommes et femmes qui ont suivi Jésus.

J'ai en moi la force, non seulement de faire reculer le mal en moi et dans le monde, mais aussi de ne pas ajouter par ma faute un surcroît de mal dans le monde; ce qui ne veut pas dire bien

sûr que j'y arrive. "Je n'arrive pas à faire le bien que je voudrais faire, et je fais le mal que je ne voudrais pas faire".

C'est maintenant dans cette lumière de l'amour que nous allons regarder **le comportement de Jésus face au mal**, tel que nous le rapporte l'évangile.

Et d'abord, devant toutes les formes du mal, Jésus manifestait une immense compassion. Qu'est-ce que c'est que la compassion? C'est bien plus que l'indulgence ou la pitié. Car dans l'indulgence et la pitié, il demeure toujours comme une certaine distance entre celui qui donne et celui qui reçoit. Compatir, c'est bien plus que se laisser émouvoir un temps, le temps d'un geste, d'aumône, ou d'une bonne parole. Compatir, c'est s'engager à partager, non pas le péché de l'autre, mais sa souffrance, tant que j'en ai le temps et la force.

Nous avons évoqué la compassion de Jésus pour ceux qui avaient faim dans le désert, ou encore son émotion devant la douleur d'une mère qui avait perdu son fils unique.

Mais vous me direz que notre compassion ne pourra pas opérer un miracle comme ce fut le cas avec Jésus. Il y avait une mère qui ramenait de Lourdes son enfant gravement handicapé. Et elle me disait: "Comme mon mari et mes autres enfants vont être déçus: ils ont tant espéré la guérison de leur petit frère Pierre." J'avais accompagné la mère et son enfant jusque chez elle, en pensant amortir cette déception par ma présence; or quand ils virent que Pierre n'était pas guéri, j'entendis l'aîné des enfants dire: "Tu sais Maman, on s'est dit que si Pierre n'était pas guéri, c'est lui qu'on aimerait le plus, et toujours." Les vrais miracles, ce sont ceux du coeur, et ils sont invisibles.

(..)

Compatir, ce n'est pas aider l'autre à se résigner, et à accepter son péché ou son mal, mais c'est l'aider à croire qu'il y a en lui des richesses cachées, celles du coeur, et que ce sont les seules qui ont du prix aux yeux de Dieu. L'homme est toujours plus grand que son péché.

Chacun de nous peut s'interroger: nos regards sont-ils porteurs d'un mépris qui écrase, ou d'une compassion qui donne une nouvelle chance à notre frère ou à notre soeur?

Jésus a subi le mal, non seulement du fait de ses ennemis, mais même du fait de ses amis. Quelle a été son attitude vis à vis d'eux? Elle a été le refus de l'amertume, de la violence, et même de la justice. Prenons le cas de Judas et de Pierre: deux amis qui l'ont également trahi. Jusqu'au bout, jusqu'à son arrestation, Jésus donnera à Judas le titre d'ami: "Judas, mon ami, c'est par un baiser que tu livres le fils de l'homme?" (..) Je sais bien qu'on cite la parole de Jésus "il fallait que le fils de l'homme soit livré", pour nous dire: "mais, que pouvait la miséricorde de Dieu, puisque la trahison de Judas était nécessaire pour notre salut?" Ce n'est pas en ce sens qu'il faut interpréter la parole de Jésus; dans le livre de la Genèse, nous avons plusieurs récits où des pécheurs ont été, d'une certaine façon, nécessaires à l'histoire du salut de l'humanité: Caïn et Abel, Isaac et Ismaël, Joseph et ses frères. Chaque fois nous voyons que Dieu ne les maudit pas, mais au contraire les bénit: si quelqu'un touche à Caïn, on le vengera sept fois dit Dieu; et il mit un signe sur lui afin que personne ne le frappât. Dieu n'a jamais dit son dernier mot.

(..)

Mais alors, diront certains, si tout est pardonné, que devient la justice? Le mal ne sera-t-il jamais puni? Car s'il n'y a plus de justice, il n'y a plus d'enfer! Et c'est la porte ouverte à tous les abus...

Je ne vais pas vous donner ma réponse, mais celle de Thérèse de l'enfant Jésus. Une soeur de son Carmel défendait avec fougue la cause de la justice de Dieu, alors que Thérèse défendait le visage de sa miséricorde. Un peu excédée, à la fin, Thérèse lui dit: "Ma soeur, si vous tenez à la justice, gardez-la; moi je pense que même la justice sera enrobée par sa miséricorde."

Quand j'ai dit tout à l'heure que Jésus refusait même la justice, je voulais dire que par son pardon Jésus nous a dévoilé que l'amour de Dieu pour les hommes a des ressources infinies que nous n'avons pas le droit de limiter par avance.

(..)